

Rapport présenté au nom de la Commission des prix

Michel Fartzoff

Citer ce document / Cite this document :

Fartzoff Michel. Rapport présenté au nom de la Commission des prix. In: Revue des Études Grecques, tome 126, fascicule 2, Juillet-décembre 2013. pp. 33-44;

[https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2013_num_126_2_8135;](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2013_num_126_2_8135)

Fichier pdf généré le 11/03/2024

RAPPORT PRÉSENTÉ AU NOM DE LA COMMISSION DES PRIX

PAR

MICHEL FARTZOFF, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, CHERS COLLÈGUES,

Il n'est guère aisé pour votre secrétaire général d'unir par un lien harmonieux les différents ouvrages que la commission des prix a primés cette année, tant sont diverses les études qui se sont ici distinguées par leurs qualités. Mais cette diversité même rehausse encore l'éclat de ces travaux en soulignant la variété et l'ampleur des domaines étudiés, dont le chatolement est une incitation puissante à tresser ici en leur honneur une sorte d'hymne *poikilos* (cf. Pind. *O.* VI, 87). La commission des prix a en effet primé cette année huit ouvrages, correspondant à des domaines divers mais dont les fils, parfois, s'entrelacent, qu'il s'agisse des méthodes de recherche, ou des thèmes étudiés, dans un chatolement qui révèle en fait l'unité d'une culture grecque partagée par les hommes et sensible dans leurs œuvres. La liste des prix s'établit ainsi :

– Prix de l'Association : Matthieu Cassin, *L'écriture de la controverse chez Grégoire de Nysse. Polémique littéraire et exégèse dans le Contre Eunome*, Etudes augustinienes, série Antiquité 193, Paris, 2012.

– Prix Zographos (dédoublé) : Madalina Dana, *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin*, Bordeaux, 2011. — Maria Vamvouri Ruffy, *Les Vertus thérapeutiques du banquet : médecine et idéologie dans les Propos de Table de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Études anciennes Série grecque », 2012.

– Prix Reinach : Bernard Eck, *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, Les Belles Lettres, collection « Etudes anciennes Série grecque », 2012.

– Prix Zappas : Adeline Grandclément, *La fabrique des couleurs. Histoire du paysage sensible des Grecs anciens (VIII^e-début du V^e s. av. n. è.)*, Paris, De Boccard, 2011.

– Prix Delepierre : Thomas Faucher, *Frapper Monnaie, La fabrication des monnaies de bronze à Alexandrie sous les Ptolémées*, Etudes Alexandrines 27, Centre d'Études Alexandrines, Alexandrie, 2013.

– Prix Desrousseaux : *Choix d'inscriptions de Delphes, traduites et commentées*, Anne Jacquemin, Dominique Mulliez, Georges Rougemont, EFA, 2012.

– Prix Raymond Weil : Alexandre d'Aphrodise, *Sur la mixtion et la croissance, (De mixtione)*, Texte établi, traduit et commenté par Jocelyn Groisard.

Le Prologue de l'Évangile de Saint Jean proclame qu'au commencement était le Verbe, et que la vie qui était en Dieu était la lumière (*phôs*) qui luit dans la ténèbre (*skotia*). Or ce

« passage sublime » où luit une « lumière » « que les ténèbres n’ont pu saisir », tient une place importante dans les trois livres *Contre Eunome* de Grégoire de Nysse auxquels Matthieu Cassin, chargé de recherche à l’IRHT, consacre un livre, qui commence précisément nos prix comme pour les placer sous d’heureux auspices. Cet ouvrage, « L’écriture de la controverse chez Grégoire de Nysse », qui obtient le prix de l’Association, se signale en effet par les qualités exceptionnelles de la recherche. Issu d’une partie d’une thèse soutenue en Sorbonne en 2009 (une traduction du *Contre Eunome* III doit être publié aux Sources chrétiennes), la recherche porte sur les trois livres du *Contre Eunome* de Grégoire de Nysse, qui s’inscrit dans une série de textes répondant à Eunome, ce « néo-arien » qui affirme la différence de nature entre Dieu inengendré et Fils-Verbe engendré. Outre les éditions savantes, la plupart des travaux ont porté sur le contenu théologique de l’œuvre, sur la reconstitution de la théologie d’Eunome ici contredite, sur la dimension philosophique de l’ouvrage, ou sur l’exégèse : c’est dire la nouveauté du travail de Matthieu Cassin, qui est centré sur la cohérence de l’œuvre, son genre littéraire et ses rapports avec « d’autres traités composés selon les mêmes modalités » (p. 44), bref son fonctionnement littéraire. M. Cassin montre en effet que le *Contre Eunome*, appartient à la fois à la tradition du commentaire de texte (biblique ou philosophique) — mais avec cette singularité que l’auteur du commentaire, a priori texte second, doit se doter de plus d’autorité que le texte qu’il commente — et à la tradition de la littérature anti-hérétique. Le livre de M. Cassin se développe donc en deux parties. La première partie, intitulée « la polémique littéraire : hérésiologie et héritage profane », mène un examen tout à fait nouveau qui souligne les diverses facettes des attaques nysséennes, pour évaluer les formes de polémique adoptées par Grégoire. Le 1^{er} chapitre étudie certains des thèmes par lesquels il déconsidère son adversaire. Il souligne en particulier la manière dont Eunome blasphème ouvertement ou au contraire dissimule ses erreurs sous couvert d’orthodoxie. M. Cassin étudie le réseau d’images qui est alors analysé ou mis en œuvre par Grégoire pour démasquer Eunome, comme l’image du pêcheur dont l’hameçon mortel est dissimulé, celle de la chasse, ou celle du voile et du dévoilement, mais aussi celle de la fausse sagesse et de la vraie folie. M. Cassin montre comment Grégoire emprunte ici aux controverses internes au christianisme ou entre le christianisme et le paganisme ; mais il analyse aussi des thèmes propres au débat avec Eunome, notamment l’accusation de « technologie », un usage privilégié de la philosophie au détriment de la théologie, de la logique et de la dialectique au détriment de l’Écriture sainte. Si le 2^e chapitre pose la question des destinataires du traité, le chapitre 3 étudie l’élaboration littéraire à partir de trois exemples polémiques dont il analyse le lexique, les images et les rapports d’intertextualité. Ce chapitre permet de mesurer l’importance des emprunts aux thèmes et aux procédés tirés de la littérature antique : dénonciation d’Eunome comme nouvelle Circé, lexique emprunté à Aristophane, à Lucien, et même importance exceptionnelle accordée à la figure de Démosthène. M. Cassin montre ainsi de manière originale que ce genre d’œuvre théologique, loin d’être enfermé dans la technicité théologique, s’inscrit dans un monde culturel et littéraire cohérent, où elles s’intègrent aux autres productions littéraires de leur époque. Dans la deuxième partie, « Expliquer l’Écriture : controverse et exégèse », M. Cassin veut reconstituer le contexte plus large de la réfutation : il montre qu’Athanasie et ses *Discours contre les Ariens*, ne sont pas la source exclusive de Grégoire, mais aussi Eusèbe de Césarée, Origène et Grégoire de Nazianze. M. Cassin examine de près trois exemples. C’est d’abord *Proverbes* 8, 22, qui est traité dans le livre I et le livre III ; ce proverbe en effet — « Le Seigneur m’a créé commencement de ses voies pour ses œuvres » —, a servi à montrer le caractère créé du Fils. Grégoire s’inspire d’Origène pour souligner le caractère énigmatique des *Proverbes*, mais aussi d’Athanasie et Eusèbe de Césarée pour en donner une interprétation conforme à l’orthodoxie. Le 2^e exemple part des textes pauliniens désignant le Christ comme « le premier-né », et M. Cassin montre comment Grégoire de Nysse a retravaillé un passage de Grégoire de Nazianze sur les trois naissances du Christ, selon la chair, au baptême, et à la résurrection. Le 3^e exemple est le commentaire du prologue de l’Évangile de Jean (« Au commencement était le Verbe »), où Grégoire de Nysse montre la pédagogie de ce texte mis en relation avec l’enchaînement des versets. Cet ouvrage, qui foisonne de références savantes et est écrit avec clarté, souligne d’une manière frappante la qualité d’écrivain de Grégoire de Nysse.

Mais si Grégoire de Nysse privilégie la lumière et le dévoilement, c’est plutôt la mer « sombre » ou « pourpre », *porphyreos*, qui unit les Grecs pontiques auxquels Madalina

Dana, maître de conférences en histoire grecque à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, consacre une étude très novatrice, *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin* (Ausonius, 2011), qui obtient le prix Zographos. Ce gros volume (608 p.) est le texte remanié d'une thèse de doctorat, dont le projet est né en 2001 à Bucarest, et qui fut dirigée par Christian Jacob et Zoe Petre (avec l'aide d'Alexandru Avram, Laurent Dubois et Pierre Fröhlich notamment), et soutenue en 2008 à l'EHESS. Ce travail, qui ne prétend pas faire de l'étude de cas du Pont-Euxin une généralité transposable pour le reste du monde grec, étudie l'unité géographique, historique et culturelle de la région. Il s'agit de « désenclaver » le Pont-Euxin, en faisant apparaître tout à la fois son appartenance au monde grec, mais aussi ses spécificités. L'approche culturelle était tout indiquée, le Pont apparaissant comme la région barbare par excellence, même si M^{me} Dana, avec raison, relativise la notion de culturel, qui ne se distingue guère du religieux et du politique (p. 55). L'introduction est particulièrement intéressante car en soulignant les difficultés de la documentation, elle montre aussi comment la recherche est tributaire de l'histoire récente, de ses exigences et de ses limites : M^{me} Dana précise les termes de l'enquête, souligne les lacunes bibliographiques dont souffre cette question, en montrant que la recherche s'est limitée à tel ou tel aspect de la culture grecque, à telle ou telle cité ou région, à telle ou telle période. Il manque donc une vue globale qui embrasse tous les aspects de la vie culturelle dans tout le Pont, depuis la fondation des cités jusqu'au III^e s. ap. J.-C. A cela s'ajoute une difficulté inhérente aux sources, très éparpillées et fragmentaires, spécialement les innombrables allusions littéraires, souvent tardives ; l'épigraphie, qui demande un savoir-faire particulier, très bien maîtrisé par l'auteur, offre quantité de décrets ou de dédicaces, souvent allusifs, mais qui renseignent sur les domaines les plus variés (bienfaits, concours, gymnases, carrières littéraires, médicales ou d'autres techniciens, etc.). L'archéologie et l'iconographie sont sollicitées également, mais de façon inégale, l'existence de théâtres étant souvent déduite d'allusions épigraphiques, tandis que l'iconographie (reliefs funéraires) est parfois très instructive. L'auteur explicite enfin le concept de « mobilité culturelle », qui structure son enquête : déplacements et relations en réseaux constitués par les métiers, par les manifestations religieuses ou agonistiques, la formation intellectuelle etc., au sein de cercles concentriques, depuis l'horizon limité de la cité jusqu'au monde méditerranéen dans son ensemble, mais toujours avec la Mer Noire comme pivot.

Le premier chapitre s'attache à l'éducation, de l'instruction primaire (abécédaires sur tessons bien connus de l'auteur, qui rappelle aussi que c'est dans une tombe de Callatis du IV^e siècle que l'on aurait retrouvé l'un des plus anciens papyrus, et qu'au début du IV^e siècle, il y avait dans cette région un commerce de librairie attesté par Xénophon.), au gymnase, avec ses magistrats souvent évergètes et ses éphèbes, dans les règles les plus canoniques de l'hellénisme. Elle montre que les jeunes gens de riches familles continuaient leur formation en voyage d'études dans le monde grec, surtout à époque hellénistique. Une prosopographie externe enseigne que ces jeunes gens viennent majoritairement du Pont Sud, pour des raisons de proximité, et qu'un effet de réseau oriente manifestement destinations et déplacements. Le deuxième chapitre est consacré aux fêtes, particulièrement aux concours dramatiques et aux artistes invités, car le Pont n'abrite pas d'association de « technites » ; il est en revanche très riche en thèses et associations culturelles, grands animateurs de la vie religieuse et musicale, aux frontières des domaines public et privé. M^{me} Dana, en s'appuyant sur des traces épigraphiques ou iconographiques précises, évoque ce théâtre dont le répertoire nous reste largement inconnu, mais aussi l'importance que semble avoir revêtu la pantomime, ou la danse, et surtout la musique, avec la visite de grands musiciens invités, comme Stratonikos d'Athènes au IV^e siècle. Le chapitre III prolonge le précédent, puisqu'il vise les théories des cités en dehors du Pont, la consultation des oracles, la participation aux grands concours, ainsi que les concours locaux jusqu'à la mise en place du culte impérial, et la place des Pontiques dans les concours du monde grec. Les classes aisées tiennent le haut du pavé dans chacun de ces domaines, tout comme parmi les « amis des Muses », intellectuels et lettrés (ces termes sont soigneusement discutés et justifiés), amateurs non professionnels, étudiés par M^{me} Dana dans le chapitre suivant, essentiellement à travers les monuments funéraires, notamment avec le motif du *volumen*, dans le type du banquet funéraire dit « byzantin » ; de belles pages sont ainsi consacrées à la signification du *volumen* dans la main de femmes et à leur importance civique et même politique (p. 159s. et p. 169s.).

S'appuyant pour l'essentiel sur le témoignage des décrets honorifiques et des épitaphes, M^{me} Dana examine ensuite les professionnels itinérants (chap. V : enseignants, médecins, architectes, juristes, sculpteurs, avec des pages fort intéressantes sur la circulation des œuvres d'art et des artistes dans le Pont), et les « spécialistes de l'intelligence », selon l'expression d'H. I. Marrou, (chap. VI) : poètes, historiens, rhéteurs et philosophes locaux, notamment dans le cadre de la Seconde Sophistique. Par la mention directe d'écrivains ou de leurs œuvres, par l'étude des épigrammes funéraires, mais aussi de *l'Anthologie Palatine*, M^{me} Dana retrouve les auteurs, retrace les œuvres et les thèmes littéraires à la mode, qui ne sont pas tous des *topoi*. Elle fait un sort particulier aux historiens et géographes locaux, qui participent à « la construction identitaire de leur patrie » (p. 238). Dans une large mesure, « l'écart spatial détermine donc et implique l'écart culturel » (p. 338), constat confirmé dans le chap. VII, consacré à la fréquentation par les Pontiques des grands centres du Monde grec tels Athènes, Alexandrie, les cours royales, puis enfin Rome. Dans le dernier chapitre, (chap. VIII) M^{me} Dana s'interroge donc sur la construction d'une identité culturelle régionale, assignée (vision des Pontiques par les autres, volontiers dépréciative), et assumée (perception des Pontiques par eux-mêmes, qui revendiquent hautement l'héritage grec face aux Barbares environnants). Dans un style vif et enlevé, avec une science informée des courants historiographiques les plus récents, avec une érudition totalement maîtrisée, M^{me} Dana réévalue la place tenue par la Mer Noire dans le monde grec, et met en évidence l'importance de centres locaux (Byzance et Héraclée du Pont), en parlant de *koinai* pontiques, plutôt que d'une *koinè* unique, afin de tenir compte d'indiscutables particularismes locaux, et en avançant le concept d'identités « enchâssées », délimitées par de multiples marqueurs, sociaux, ethniques, culturels.

C'est cette culture grecque partagée qui irrigue *les Propos de Table* de Plutarque, qu'étudie Maria Vamvouri Ruffy, chargée de cours au Centre de langues et littératures européennes comparées de l'Université de Lausanne, dans son livre *Les Vertus thérapeutiques du banquet : médecine et idéologie dans les Propos de Table de Plutarque*, qui obtient lui aussi le prix Zographos. « Médecine et idéologie », car il s'agit bien de montrer, au-delà d'une étude très fine de la présence du propos médical dans les conversations des convives mis en scène par Plutarque, que des notions et un lexique communs à l'expérience conviviale et à la médecine dessinent un idéal d'ordre social et politique. Dans une introduction, remarquable de clarté, Maria Vamvouri Ruffy définit les enjeux et les méthodes de son enquête. Elle entend, tout d'abord, vérifier l'hypothèse d'un lien réel entre banquet et médecine. De fait, pour rendre manifestes les vertus thérapeutiques et préventives du banquet, les convives et le narrateur mobilisent différentes théories médicales, que l'on perçoit non seulement à travers des allusions et des références à des textes et des discours médicaux, mais aussi à travers des comparaisons et des métaphores qui font du banquet et de ses composantes les analogues du corps. L'auteur formule une seconde hypothèse, selon laquelle les *Propos de Table* opèrent un rapprochement entre la conduite au banquet, la pathologie du corps et les comportements éthiques, sociaux et politiques de l'homme. Pour cela, précise-t-elle, elle a utilisé les outils de la méthode sociocritique — persuadée de l'interrelation entre l'œuvre et le contexte socio-politique de sa production (« il convient de voir dans l'œuvre de Plutarque un acte social qui invite le lecteur à adhérer à des idéaux moraux et politiques »). Le banquet est un microcosme où se disent le refus de tout excès, le rappel du principe de modération, de mélange et de concorde qui doit prévaloir au sein d'une société mixte, grecque et romaine. Il constitue, en quelque sorte, dans l'ordre politique, un traitement préventif efficace. L'étude s'organise en quatre chapitres. Le chapitre 1 s'intéresse à la figure du président de banquet — la description de sa fonction et de ses devoirs évoque celle du médecin dans certains traités hippocratiques. Une attitude de modération est prônée, ainsi que la nécessité d'observer et de connaître les convives, comme un médecin le fait avec les malades. Ces conclusions sont le résultat d'un rapprochement minutieux entre, notamment, les traités dits déontologiques de la *Collection hippocratique* et les *Propos de Table*. Le chapitre 2 est consacré aux vertus préventives et thérapeutiques de la philosophie pratiquée au banquet. M. Vamvouri Ruffy montre comment, dans les *Propos de Table*, la philosophie « apparaît comme étant susceptible d'agir sur le banquet au même titre que la médecine agit sur le corps ». Pratiquer la philosophie au banquet signifie, d'un côté, « se consacrer à des recherches sur la base d'un dialogue

argumenté », mais aussi pratiquer un véritable art de vivre « en respectant la mesure et la circonspection dans les divertissements ». Dans ce contexte, l’auteur analyse la notion de *kairos*, qui a des effets pacificateurs sur des situations de crise, et celle de *metron*, notamment comme recherche du bon dosage, dans une application souple et variable. Le chapitre 3 met l’accent sur le mélange qui s’avère un principe central du banquet (au point, fait remarquer M. Vamvouri Ruffy, d’affecter la forme littéraire de l’œuvre même). Régissant la nourriture, le divertissement, le vin, il est le but que doit atteindre le corps et le caractère de l’homme (un mélange où la partie rationnelle doit dominer la partie passionnelle). Mais le mélange tel que le banquet le définit a ceci de particulier que les proportions entre les composantes ne sont pas fixées d’emblée et que le dosage varie sans cesse, dans le but de prévenir toute forme d’excès. Cet objectif de la juste mesure, chaque fois adaptée à son objet, se retrouve dans le projet d’équilibre qui doit régir la société comme entité politique. C’est ce dernier aspect qui fait l’objet du chapitre 4 ; le banquet de Plutarque se charge d’une mission socio-politique : il garantit le lien d’amitié tel qu’il doit se tisser entre les membres d’une communauté civique. Ainsi, M. Vamvouri Ruffy examine le profil « politique » du président de banquet, exposé aux mêmes troubles (le terme *thorubos* fait l’objet d’une étude précise) qu’une communauté politique. Grâce à une enquête lexicale sur la mesure, le mélange, les vertus ou les passions qui en résultent et qui se traduisent ou non dans le comportement des chefs politiques et militaires, l’auteur fait ressortir, en croisant le discours politique, le discours médical et les propos sur le banquet, la cohérence profonde entre les *Propos de Table* et les *Vies*. Pour elle, l’ensemble constitue un vocabulaire « symptomatique » d’un *sociolecte* qui véhicule une vision holistique de l’être (« Dans son corps, son esprit, ses divertissements, l’homme doit suivre des principes philosophiques, en veillant à ce que les principes de mélange et de modération régissent son être et la collectivité dont il fait partie »). Ainsi, l’étude de la présence du champ médical — dans ses différentes strates, explicite, allusive ou implicite — confirme l’analyse du banquet comme construction culturelle d’une élite d’intellectuels qui, dans l’Empire romain du 1^{er} siècle, promeuvent des valeurs comme l’entente, le respect mutuel, la convivialité et l’éducation. Cet ouvrage, qui manifeste une connaissance précise d’un corpus à la fois étendu et bien délimité, investit un champ d’analyse jusqu’ici insuffisamment exploré dans les études plutarquiennes : l’importance de la médecine dans l’œuvre du moraliste.

Si Plutarque fait ici l’éloge de la modération, c’est au contraire la folie du guerrier et la « mort rouge » (*porphureos thanatos*) qui sont l’objet d’étude de Bernard Eck, professeur d’histoire ancienne à l’université de Grenoble, dans son livre *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*, qui obtient le prix Reinach. Cet ouvrage, issu de la refonte d’un mémoire d’habilitation à diriger des recherches dirigé par Pierre Carlier, a pour thème central l’homicide et se propose de comprendre la représentation que les Grecs avaient du *phonos* à travers les sources littéraires ou épigraphiques d’époque archaïque et classique. Dans une approche nouvelle, le livre B. Eck, qui s’appuie aussi sur l’édition commentée¹ de la loi sacrée de Sélinonte en 1993 (cette grande feuille de plomb datée des années 450-460 qui évoque les sacrifices et rites à accomplir par « ceux qui sont souillés »), se distingue des analyses de Robert Parker dans son ouvrage *Miasma* publié en 1983, sur l’étude de deux points fondamentaux pour l’histoire des mentalités : par des analyses précises des sources, il montre que la croyance que le meurtre constitue une souillure est, en réalité, très inégale selon les auteurs considérés : elle est quasi absente d’Homère et ne se trouve pas non plus dans la plupart des lois relatives à l’homicide, alors qu’elle est, en revanche, présente chez les poètes tragiques, Antiphon et Platon. D’autre part — et c’est là un aspect essentiel de l’ouvrage —, Bernard Eck montre que, contrairement aux idées reçues, le *phonos* suscite une souillure non seulement lors de l’homicide commis par un particulier dans un cadre privé, mais également lors d’un combat, dont le cadre militaire n’exclut donc pas la souillure. Le premier chapitre « Souillure, meurtre et Érynyes » dégage la perception antique de la souillure et de la purification, en montrant comment le rite dans lequel le sang versé lors du rite redouble le sang versé lors du meurtre est présenté comme

¹ M. H. Jameson, D. R. Jordan et R. D. Kotansky, *A lex sacra from Selinous*, GRB Monographs, 11, Durham, 1993.

une expression de la pensée magique ; il fait aussi un état de la question en rappelant de manière précise les auteurs qui mentionnent le meurtre comme souillure (Hérodote, Thucydide, Diodore de Sicile chez les historiens, Platon chez les philosophes), et en soulignant la place essentielle de la tragédie grecque dans l'assimilation du meurtre à une souillure. Le deuxième chapitre « Souillure et guerre », qui s'appuie à la fois sur l'iconographie et sur des textes laissés de côté par les précédentes études sur le sujet, montre que la guerre aussi peut susciter une souillure. Pour B. Eck, la description de la purification de l'armée dans l'*Anabase* de Xénophon² correspond justement à la volonté de purifier l'armée du sang versé au combat. Dans les chapitres 3 et 4, consacrés à Homère, Bernard Eck montre que, s'il n'y a pas de souillure chez Homère dans les contextes privés d'homicide, en revanche, la notion de souillure existe dans un contexte guerrier, liée à un état psychologique et émotionnel puissant laissé dans l'esprit des hommes par la vue de la mort violente, et bien noté par l'épopée homérique, jusque dans l'épithète *miaiphonos* qui qualifie le dieu Arès dans l'*Iliade*. Aussi le chapitre 4 « Le guerrier tueur dans l'*Iliade* » est-il consacré à l'examen de la manière dont Homère laisse voir, à travers le comportement du guerrier au combat, sa psychologie et la folie meurtrière qui s'empare parfois de lui au combat, avec, à l'extrême, la tentation du cannibalisme, et la mutilation du corps des ennemis. B. Eck procède à des analyses lexicales précises et fines en passant en revue les termes utilisés par Homère pour dire la mort (p. 177-178) ou encore en étudiant l'expression « la mort rouge » (*porphureos thanatos*, p. 187-193) qui donne son nom à l'ouvrage. L'homicide est envisagé dans les aspects divers qu'il revêt selon les sources et dans les œuvres mêmes, qu'il s'agisse des Tragédies, où il ne comporte pas nécessairement souillure, des *Tétralogies* d'Antiphon, de la législation sur l'homicide dans *les Lois* de Platon ou, surtout, de la législation athénienne : dans chaque cas B. Eck s'efforce de dégager la manière dont la présentation de l'homicide et de la souillure éventuelle est tributaire d'un contexte ou d'un genre. Le dernier chapitre étudie ainsi les textes juridiques encourageant l'homicide dans un contexte politique, notamment ceux qui invitent les citoyens à tuer un tyran. Le livre de B. Eck est un ouvrage riche, qui multiplie les approches complémentaires : étude du lexique, étude littéraire, droit, histoire, anthropologie, épigraphie... En présentant un tableau d'ensemble de la question du meurtre et de la souillure à l'époque archaïque et classique, en montrant que l'assimilation du meurtre à une souillure reste une notion inégalement attestée chez les différents auteurs et présentant même souvent des aspects contradictoires, en étudiant les effets psychologiques et le réseau de représentations qui sous-tendent les comportements du héros au combat chez Homère, cet ouvrage renouvelle l'étude du sujet. Il oriente aussi vers le monde contemporain par une annexe sur « l'expression de la culpabilité dans quelques récits de guerre contemporains » (première et deuxième guerre mondiale, guerre du Vietnam, génocide au Rwanda, p. 393-410), démontrant ainsi la profonde actualité des textes antiques et montrant qu'Homère peut encore nous parler.

Dans ce paysage intellectuel varié, la bigarrure est aussi l'un des aspects étudié par Adeline Grand-Clément, maître de conférences en histoire grecque à l'université de Toulouse, qui obtient le prix Zappas pour son ouvrage *La fabrique des couleurs. Histoire du paysage sensible des Grecs anciens (VIII^e - début du V^e s. av. n. è.)*. Le livre, issu d'une thèse soutenue à Toulouse en 2006, n'a pas pour objet d'étudier les ateliers ni la fabrication des couleurs dans l'Antiquité grecque, même si l'auteur est amenée à s'interroger sur certains procédés qui permettent d'obtenir telle ou telle couleurs. Il s'agit en fait de l'étude du système des couleurs des Grecs de l'époque archaïque à la fois dans leur expression poétique (les mots) et dans leur réalisation artistique (les différentes espèces de peinture comme art propre ou comme ornement des productions architecturales ou sculpturales). Partant de la constatation que les systèmes des couleurs varient dans l'espace et le temps et qu'un même objet est perçu différemment — ainsi la Méditerranée est verte, blanche ou bleue, selon celui qui la décrit, et l'arc-en-ciel n'acquiert ses sept couleurs qu'à l'époque moderne —, l'auteur s'intéresse aux différences de perception et de dénomination des couleurs, et pose dès l'introduction la question de la polychromie de la statuaire et de l'architecture grecque. Le chapitre premier, qui offre une très intéressante historiographie de la recherche

² Xénophon, *Anabase*, V, 7. 13sqq.

autour des notions de « couleur » et de « coloration », montre que l'Antiquité considère la couleur, non comme une matière, mais comme une sensation ou comme une expérience. Il porte sur les notions de couleur et de coloration, en dégageant la notion de peau-couleur chez les Grecs exprimée par le terme *chrôos*. L'emploi de *pharmakon* pour désigner le pigment, le colorant, retient ensuite l'attention, ainsi que les trois verbes liés aux idées de peinture et de teinture (*graphô* : écorcher, *baptô* ; plonger dans, et *poikillô*, bigarrer). Le deuxième chapitre analyse les mots des couleurs en explorant les réseaux sémantiques, à travers les degrés de luminosité, de brillance et d'éclat. L'auteur dégage la richesse du lexique de l'épopée et de la poésie lyrique, s'attachant particulièrement aux termes *aiolos*, *argos*, *poikilos*, *chlôos* et à l'association entre couleurs et parfums fournie par les fleurs et aux ambivalences de *porphureos* et de *kuanos*. Le troisième chapitre s'intéresse à la mise en couleurs, aux différences techniques des arts grands et mineurs ; il propose une histoire des *technai* (peinture des vases, travail des métaux, etc.), et cherche à comprendre les évolutions dans le rôle donné à la couleur, qu'il soit esthétique ou symbolique. Le quatrième chapitre porte sur les couleurs du corps dues à la chair et aux fluides vitaux et sur les codes de représentation qui rendent compte des distinctions sexuelles ou ethniques, en s'appuyant aussi bien sur les sources iconographiques que sur la tradition littéraire. Le chapitre cinquième présente les couleurs, notamment l'or et la pourpre, comme des signes d'excellence et des moyens de reconnaissance sociale : la couleur apparaît là comme un signe de vitalité, utilisé par l'aristocratie comme enjeu de pouvoir, et le chapitre suivant analyse les usages des couleurs (rouge, noir, blanc) dans le rite (notamment les funérailles, les purifications, le mariage) et aussi comme signe ou marque du divin (« les couleurs du divin »), en particulier dans les épithètes données aux dieux ou dans les évocations de leur corps. Le chapitre septième, consacré à la *poikilia*, la bigarrure et la polychromie, rend parfaitement compte des jeux de contraste et des systèmes de polarité et de leurs limites, ainsi que de l'ambivalence de cette bigarrure, chatoyante, séduisante ou trompeuse, *poikilos* pouvant s'appliquer aussi bien à l'esprit, à la *mêtis*, (Ulysse est *poikilomêtès*), qu'à la belle apparence d'un animal ou du trône d'Aphrodite, *poikilothronos* dans un poème de Sapphô (fr. 1, 1-2 L.-P.). Cet ouvrage, caractérisé par de fines analyses de vocabulaire, et qui fait dialoguer de manière suggestive données littéraires, archéologiques et iconographiques, montre tout ce qu'apporte la complémentarité de nos disciplines pour approcher de la Grèce en couleurs, et nous aider à cerner le regard des Grecs sur le monde et sa lumière.

Le livre rappelle notamment la diversité des épithètes désignant le bronze, « flamboyant » (*aithôps*, *aithôn*), brillant, luisant » (*ênops*) ou « éblouissant » (*nôrops*) (p. 145), un bronze bien présent dans le très bel ouvrage de Thomas Faucher, pensionnaire de l'IFAO, et membre nouveau du CNRS, qui obtient le prix Delepierre : *Frapper monnaie. La fabrication des monnaies de bronze à Alexandrie*. Ce livre est issu d'une thèse soutenue à Paris IV et primée par la Chancellerie des universités de Paris, un livre richement illustré de presque 300 figures, et dont l'illustration est entièrement l'œuvre de l'auteur, que ce soient les photos des monnaies, les histogrammes et diagrammes métrologiques et surtout les dessins à la plume. Comme l'indique le titre, Th. Faucher étudie la fabrication des monnaies de bronze lagides. Il ne s'agit pas d'établir un corpus, ni de proposer une nouvelle chronologie, ce qui est l'objet de la plupart des recherches numismatiques. L'auteur combine les méthodes d'étude des monnaies et l'utilisation des sources écrites (y compris les papyrus) aux résultats chiffrés fournis par les analyses du métal par activation aux neutrons rapides, effectuées au cyclotron d'Orléans, et aux expériences de métallurgie expérimentale, que l'auteur a pratiquées sur la « plateforme des arts du feu » établie sur le site des mines d'argent des rois francs à Melle (Deux-Sèvres). Il s'efforce ainsi de reconstituer tout le processus de fabrication de la monnaie de bronze, et de déterminer si la monnaie de bronze à Alexandrie sous les Lagides revêtait des caractères techniques particuliers et quel serait l'apport de l'Égypte à l'histoire des techniques de fabrication de la monnaie. Le livre parcourt donc toutes les étapes de la production de la monnaie, depuis la collecte du métal jusqu'à la frappe et à la mise de la monnaie sur le marché, comme au cours d'une visite des différentes composantes de l'atelier et de l'administration de la monnaie. La première partie, *Composition des monnaies de bronze des Ptolémées*, commence par chercher les très nombreuses mines qui ont fourni le cuivre, à Chypre, mais aussi en Égypte même et dans le Sinaï, ainsi que celles, plus rares, qui ont fourni l'étain, tandis que le plomb, qui tiendra

une place croissante dans les alliages, était extrêmement commun. Puis il explique le principe et les objectifs des analyses de composition et il présente les résultats de ces analyses métallographiques, dont il a réalisé une centaine au laboratoire d'Orléans. Il prouve notamment que les bronzes de Cléopâtre ont utilisé un minerai très différent des cuivres lagides, sans doute fourni par Antoine. Ces résultats permettent dès lors à Th. F. d'établir les corrélations qui existent entre les types monétaires, qui permettaient aux utilisateurs de distinguer les séries nouvelles (*kaina nomismata*) des anciennes (*palaiia*) et les caractéristiques physiques de chaque série (poids, diamètre, composition). Les résultats obtenus sont très intéressants : ainsi, la forte quantité d'étain présente dans les monnaies de Cléopâtre était un moyen de redonner belle apparence à un monnayage de bronze pour restaurer la confiance à un moment où l'Égypte fournissait en abondance à l'armée d'Antoine. La deuxième partie, *l'organisation de l'atelier*, est consacrée à l'organisation de la monnaie, en particulier aux procédures de contrôle (la plupart des faux étant probablement produits dans l'atelier), ainsi qu'à la gravure des coins. Le grand nombre de coins utilisés par la monnaie a sans doute conduit à une division du travail entre les maîtres graveurs, qui sont de grands artistes, et leurs aides ou apprentis, qui ajoutaient les lettres et certains détails. L'analyse de la fabrication, des difficultés qu'elle soulève (ainsi l'hypothèse supposée par certains de la présence d'une signature de graveur) est menée en détails. Th. F. termine par une remarquable analyse, appuyée sur ses dessins, des principaux types : Zeus, Héraclès, Isis, Alexandrie, ou l'aigle lagide. Il montre l'influence du monnayage macédonien sur la tête d'Alexandre des premières séries ou sur la tête de Zeus lauré ; il analyse avec bonheur le sens du type à la tête d'Isis, ou de celui d'Alexandrie. On arrive au point où l'analyse de cet artisanat métallurgique touche à l'histoire de l'art. Le lecteur est ainsi amené à l'étape décisive, celle de la fabrication des flans, d'abord par découpe d'une tige de métal, puis au moyen de moules, d'abord individuels, puis disposés en chapelet. L'auteur montre toute l'importance de l'usinage du flan avant et après la frappe. Au III^e siècle, l'atelier manifeste une volonté remarquable de produire des chefs d'œuvre, d'accomplir un exploit, en frappant des pièces de plus en plus lourdes, jusqu'aux octoboles de 80 g., qui sont les pièces les plus volumineuses jamais frappées dans l'Antiquité. Si, depuis la Renaissance, l'utilisation de la frappe au balancier fournissait la force mécanique nécessaire pour résoudre le problème, Th. Faucher montre que les ouvriers ont travaillé avec seulement des massettes de cinq kilos. Outre une étude passionnante des techniques, l'examen de plusieurs trésors permet à Th. F. de formuler un avis sur le problème de la monnaie lagide au II^e siècle : des deux hypothèses formulées, celle d'une crise irrémédiable du royaume, qui aurait entraîné une inflation ruineuse pour le fellah, ou celle d'un rétablissement de la situation, après une phase difficile, en faisant une part plus grande à la tradition égyptienne, il montre qu'il faut retenir la seconde.

La monnaie et les comptes tiennent aussi une place importante dans les inscriptions retrouvées à Delphes, dont une somme magnifique nous est offerte avec *Le choix d'inscriptions de Delphes traduites et commentées*, édité dans la collection des Etudes épigraphiques de l'École française d'Athènes par Anne Jacquemin, professeur d'histoire grecque à l'Université de Strasbourg, Dominique Mulliez, ancien directeur de l'EFA, professeur de littérature grecque à Paris IV, et Georges Rougemont, professeur émérite à l'Université de Lyon II, et qui obtient le prix Desrousseaux. Delphes a révélé plus de 3000 inscriptions, mais leur édition a été compliquée, leur signification complexe, et l'École d'Athènes prévoit de les republier tous selon les règles du *Corpus des Inscriptions de Delphes*, dont quatre tomes ont été publiés. C'est dire que cette introduction magistrale à l'épigraphie de Delphes rendra un service considérable. Sous un volume encore maniable, 560 pages, elle réunit 300 textes qui vont du VI^e siècle av. J.-C. au V^e après. Chaque inscription est accompagnée d'un appareil critique plus ou moins développé selon l'état de la publication antérieure, d'une traduction et d'un commentaire lui aussi adapté à l'état de la bibliographie. Pour certains textes, comme l'*apousia*, le compte des déficits, document unique pour l'Antiquité, la comptabilité d'un maître des monnaies chargé de préparer la frappe du nouveau monnayage amphictionique en 336, c'est le texte établi par le *Choix* qui désormais fait autorité. Mais à chaque page, des remarques, des ajouts, des corrections montrent que les auteurs ont tout retravaillé, tout révisé avec rigueur, prudence et clarté : le *Choix* apporte en effet des nouveautés plus ou moins importantes. Il remplace en outre les inscriptions — et là encore, c'est

une première —, dans un tableau d'ensemble de l'épigraphie delphique, qui montre combien l'épigraphie d'une cité résulte de la volonté politique de donner une publicité particulière à certains textes et qu'elle a construit, à travers les siècles, une sorte d'image de la cité, qui reflète sa personnalité, et qui est différente d'une cité à l'autre. Pour bien faire apparaître l'originalité de ce dossier, les auteurs l'ont fait précéder d'une introduction, qui donne un aperçu très dense et très commode de l'histoire de Delphes, sanctuaire et cité, de l'administration du sanctuaire, de la fameuse Amphictionie, de la cité elle-même, enfin du dossier épigraphique et de l'histoire de la publication. La plupart des textes sont reproduits en entier, mais, par souci de ménager l'espace, on ne trouve parfois que des extraits, comme pour le règlement amphictionique de 380, qui est le plus ancien document connu de cette institution déjà ancienne : il rappelle notamment l'interdiction de cultiver la guerre terre, dans les termes mêmes qu'Eschine et Démosthène utiliseront dans leur joute judiciaire de 330. La présence du premier document est, comme le disent les auteurs, « apotropaique » : des lettres gravées sur un bloc antique retaillé, où le premier éditeur avait cru lire un É GAS très archaïque et trouver le plus ancien témoignage de l'oracle, mais où J. Bousquet a reconnu seulement, après nettoyage, le nom d'un Delphien du XIX^e siècle. Les textes suivants sont classés à la fois chronologiquement et par thèmes. Le lecteur commence donc par des dédicaces et des épitaphes archaïques, ainsi que des bornes ou des autels de sanctuaires et de cultes secondaires. Le premier ensemble significatif est celui des dédicaces des monuments offerts en remerciement à Apollon après la victoire sur les Mèdes, suivi de ceux qui ont été offerts après la guerre du Péloponnèse. Plusieurs lois de la cité du V^e et du IV^e siècle placent également Delphes parmi les sources les plus riches sur la législation ancienne en Grèce. La reconstruction du temple d'Apollon au IV^e siècle a aussi produit une abondante documentation financière ; le *Choix* introduit l'ensemble du dossier en présentant les institutions et le fonctionnement des finances de la cité et de l'amphictionie, puis il donne des textes caractéristiques : les contributions levées dans le monde grec ; un choix des versements faits par la cité aux *naopes* ; une liste des sommes restituées par les Phocidiens après leur écrasement dans la troisième guerre sacrée ; un extrait de la comptabilité des *naopes*, chargés de financer la reconstruction ; les comptes des prytanes, qui sont les trésoriers de la cité ; le décret instituant le collège des trésoriers de l'amphictionie ; le compte du maître de la monnaie ; enfin un extrait de la comptabilité des trésoriers. On trouve ainsi, dans la succession chronologique des textes, une vingtaine d'autres dossiers qui constituent autant de chapitres : l'installation des Etoliens à Delphes ; l'oracle et la reconnaissance des asylies, en particulier celle de Têôs ; la « routine amphictionique », qui donne une bonne idée des nouvelles formes de relations diplomatiques qui se développent à partir du III^e siècle ; les actes d'affranchissements d'esclaves, dont on connaît plus de 1300 textes, qui nous donne, outre des informations juridiques précieuses, une des images les plus réalistes sur la réalité de l'esclavage et d'innombrables renseignements sur les petites sociétés rurales installées dans la région ; les rapports avec les Technites dionysiaques et Athènes, qui s'affirme à nouveau au II^e siècle comme la principale cité de la péninsule grecque jusqu'à l'Empire. Les auteurs nous montrent qu'il n'est guère de thème de la civilisation grecque ni d'affaire politique qui n'ait eu d'écho dans le sanctuaire, et il faut les féliciter d'avoir donné un ouvrage aussi utile, au prix d'une science inépuisable, servie par un travail très minutieux, aux vues très amples.

Ce sont de tout autres considérations, plus proches de la modération prônée dans *les Propos de Tables* de Plutarque, auxquelles nous invite l'édition d'Alexandre d'Aphrodise, *Sur la mixtion et la croissance*, (*De mixtione*), établi, traduit et commenté par Jocelyn Groisard, professeur invité à l'Université des langues étrangères de Tokyo (TUFS), qui obtient le prix Raymond Weil. L'ouvrage écrit entre 198 et 209 par Alexandre d'Aphrodise, l'Exégète ou le Second Aristote, est un des ouvrages majeurs de l'abondante littérature de philosophie de la nature, et plus particulièrement de Physique, que nous a léguée l'Antiquité. D'un intérêt exceptionnel pour la philosophie grecque, il est remarquablement introduit, dans 104 pages qui sont un modèle de clarté et d'érudition mise à la portée du lecteur : après une présentation des témoignages permettant de dater et de connaître Alexandre d'Aphrodise (notamment l'inscription d'Aphrodisias, découverte en 2001, qui confirme qu'Aphrodise fut nommé à Athènes à la chaire de philosophie péripatéticienne), le *De Mixtione* est situé dans l'œuvre d'Alexandre, et parmi les divers genres où il a écrit. Puis,

Jocelyn Groisard présente en 75 pages (p. XXIX-CIV) la doctrine du mélange et son importance, en faisant une exceptionnelle synthèse sur cette question de physique essentielle depuis Aristote jusqu'à Plotin. Le texte traite en effet d'une question générale, fort ancienne dans la philosophie grecque : « le problème [...] de la possibilité du mélange et, cette possibilité étant admise, de ses modalités » (p. XXX). Comme l'explique Jocelyn Groisard, « ce problème est fondamental dans la mesure où le mélange permet d'articuler unité et multiplicité en créant un passage possible entre une pluralité d'éléments et un composé unique qui résulte d'eux et peut éventuellement se décomposer à nouveau en eux ». Les questions essentielles de ce traité sont donc : « Comment et à quelles conditions des corps peuvent-ils se mélanger les uns aux autres ? Les ingrédients d'un mélange s'unifient-ils réellement jusqu'à ne plus former qu'une seule chose ou bien continuent-ils de quelque manière à exister dans le mixte ? Est-il possible de séparer à nouveau à partir du mixte les constituants dont il est issu ? » (p. XXIX-XXX). L'ouvrage est ainsi constitué selon deux lignes de force : une ligne exégétique et philosophique, qui consiste en « une interprétation aussi cohérente et systématique que possible de la théorie aristotélicienne du mélange » (à partir principalement du *De generatione et corruptione* d'Aristote, I, 10) ; et d'autre part un axe « plutôt doxographique et polémique [...] orienté vers la réfutation des théories adverses et en particulier du modèle stoïcien de mixtion de part en part » (la κρᾶσις δι' ὄλων). À la suite d'Aristote, Alexandre réserve ainsi le mélange aux corps liquides. A cet égard, le *De mixtione* est notamment célèbre par la partie consacrée aux stoïciens, et notamment par un exposé détaillé (ch. 3) sur une tripartition des mélanges qu'Alexandre attribue à Chrysippe. Ce modèle a été particulièrement discuté, et réfuté, dans l'Antiquité ; aujourd'hui encore il continue de retenir l'attention des historiens du stoïcisme, et la discussion menée par Alexandre est expliquée de façon remarquablement claire et exhaustive par Jocelyn Groisard. L'édition savante elle aussi est remarquable : l'éditeur présente la tradition du *De Mixtione* en 88 pages, en faisant l'état de la question sur le travail philologique qui l'a précédé, puis il y décrit précisément les témoins et fait l'état de la critique textuelle lui permettant d'établir ses principes d'édition. Toute cette partie est riche d'informations prosopographiques ou essentielles pour retracer l'histoire intellectuelle, à travers l'étude codicologique et paléographique des manuscrits, qui font que Jocelyn Groisard s'appuie finalement sur deux manuscrits, A et F, A étant le plus solide. A la traduction, excellente, s'ajoutent 80 pages de commentaires et de notes qui donnent à ce volume une densité remarquable.

On le voit, c'est un merveilleux chatoiement, une véritable *poikilia* qui est ainsi tressée entre la lumière de Saint Jean, la pourpre de la Mer Noire ou de la mort rouge, l'éclat du bronze et l'explication du mélange. A cela s'ajoute, comme une parure bigarrée, la multiplicité des ouvrages dont les auteurs ont fait don à notre Association et que je remercie très vivement. Outre les livres primés, ils viennent ainsi compléter le tableau de la science dédiée à la Grèce antique. Certains ouvrages sont consacrés à l'architecture et à l'histoire, comme l'ouvrage de Hansen (E.)-Le Roy (Ch.), *Le temple de Léto au Létoon de Xanthos. Étude architecturale. Texte – Planches* (Aarhus, University Press – Diff. De Boccard, 2012), mais d'autres allient étude de la littérature et analyse des représentations, appuyées sur l'archéologie, comme celui de Flore Kimmel-Clauzet, dans son bel ouvrage intitulé *Morts, tombeaux et cultes des poètes grecs. Étude de la survie des grands poètes des époques archaïque et classique en Grèce ancienne*, (Bordeaux, Ausonius Éditions-Diffusion De Boccard, 2013), qui nous montre la place éminente tenue par ceux que nous appelons « les grands auteurs ». De fait, les auteurs sont justement à l'honneur dans les ouvrages offerts à l'Association : l'édition remarquable dans la CUF de la *Bibliothèque Historique de Diodore de Sicile, fragments, Livres VI-X*, texte établi, traduit et commenté par A. Cohen-Skalli, dans la « CUF » (Paris, Les Belles Lettres, 2012), mais aussi l'édition, la traduction et le commentaire par Fabrice Robert des *Œuvres perdues d'Ælius Aristide : fragments et témoignages*, (Edition, traduction et commentaire, Paris, De Boccard, 2012), et l'ouvrage de Jacqueline Assaël et Elian Cu villier, *L'épître de Jacques*, « Commentaire du Nouveau Testament » (XIIIa, Genève, Labor et Fides, 2013). Des études sont consacrées à Timothée de Milet, avec l'ouvrage de Gérard Lambin (*Timothée de Milet. Le poète et le musicien*, Rennes, PUR, 2013), à Plutarque, avec celui de Federicomaria Muccioli (*La storia attraverso gli esempi. Protagonisti e interpretazioni del mondo greco in Plutarco*,

Milano-Udine, Mimesis Edizioni, 2012), mais aussi plus largement à la littérature, avec deux ouvrages offerts par Bernard Pouderon, *La genèse du roman pseudo-clémentin. Études littéraires et historiques* (Paris-Louvain-Walpole, MA, Peeters, 2012), et l'ouvrage collectif qu'il publie avec Enrico Norelli : une *Histoire de la littérature grecque chrétienne. De Paul apôtre à Irénée de Lyon* (Paris, Les éditions du Cerf, 2013). La langue grecque elle aussi est étudiée avec le livre de Dagmar Muchnova, *Entre conjonction, connecteur et particule : le cas de ἐπεὶ en grec ancien. Étude syntaxique, sémantique et pragmatique* (Prague, Université Charles de Prague – Éditions Karolinum, 2011). La médecine est particulièrement à l'honneur avec un recueil en anglais préfacé par Philip Van der Eijk de travaux de Jacques Jouanna (*Greek Medicine from Hippocrates to Galen. Selected papers*, translated by N. Allies, Edited with a Preface by Ph. Van der Eijk, Brill, Leiden-Boston, 2012), et Galien de Pergame remarquablement évoqué par Véronique Boudon-Millot dans son livre *Galien de Pergame. Un médecin grec à Rome* (Paris, Les Belles Lettres, 2012), tandis que Pergame et la philosophie sont étudiées dans l'ouvrage de Françoise-Hélène Massa-Pairault *Pergamo e la filosofia*, (Roma, Giorgio Bretschneider Editore, 2010). Mais l'art médical antique a rayonné bien au-delà de l'Antiquité, comme le montre l'ouvrage de Franck Collard et Evelyne Samama, *Dents, dentistes et art dentaire. Histoire, pratiques et représentations. Antiquité, Moyen Âge, Ancien Régime* (Paris, L'Harmattan, 2012), qui reprend les actes du sixième colloque qui s'est tenu sur l'histoire de la médecine, des pratiques et des représentations médicales dans les sociétés anciennes, et qui donne un éclairage sur les représentations, mentales et iconographiques, de la bouche et des dents durant l'Antiquité, le Moyen-Âge et sous l'Ancien Régime. Les Actes du 22^e colloque de la Villa Kérylos, publiés par Jacques Jouanna, Pierre Toubert et Michel Zink, *L'eau en Méditerranée de l'Antiquité au Moyen Âge* (Actes du 22^e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 7 & 8 octobre 2011, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2012), montrent précisément cette pérennité de l'Antiquité et de ses représentations ; sur un thème voisin, Anna Calderone nous a offert des actes sur la culture et la religion de l'eau (*Cultura e religione delle acque. Atti del Convegno interdisciplinare « Qui fresca l'acqua mormora... »* (S. Quasimodo, Sapph. Fr. 2,5), Messina 29-30 marzo 2011, Roma, Giorgio Bretschneider Editore, 2012). C'est aussi sur l'histoire des idées et des représentations que portent les analyses sur la voix dans l'Antiquité dans le beau livre de Guy Lachenaud, *Les routes de la voix. L'Antiquité grecque et le mystère de la voix* (Paris, Les Belles Lettres, 2013), ainsi que les Actes réunis par Anne Queyrel Bottineau, Jean Christophe Couvenhes et Annie Vigourt *Trahison et traîtres dans l'Antiquité*, Actes du Colloque international (Paris, 21-22 septembre 2011) Paris, De Boccard, 2012. La confrontation du christianisme et de l'Antiquité grecque est bien étudiée dans l'ouvrage collectif édité par Arnaud Perrot *Les chrétiens et l'hellénisme. Identités religieuses et culture grecque dans l'Antiquité tardive*, Paris, Éditions de la rue d'Ulm/Presses de l'École Normale Supérieure, 2012. De fait, l'étude des représentations antiques et de leur rapport au présent est au cœur de plusieurs livres qui nous ont été donnés, qu'il s'agisse de littérature, avec l'ouvrage collectif en hommage à Suzanne Saïd édité par Sandrine Dubel, Sophie Gotteland et Estelle Oudot, *Éclats de littérature grecque d'Homère à Pascal Quignard. Mélanges offerts à Suzanne Saïd* (Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2012), de réflexion sur le comparatisme lui-même, avec l'ouvrage édité par Claude Calame et Bruce Lincoln, *Comparer en histoire des religions antiques. Controverses et propositions* (Liège, Presses Universitaires, 2012), ou de plusieurs ouvrages collectifs rendant accessible la réflexion grecque à un public lettré ou spécialiste d'autres domaines : l'anthologie commentée présentée par Arnaud Macé de textes grecs sur la partition public-privé (*Choses privées et chose publique en Grèce ancienne. Genèse et structure d'un système de classification*, Grenoble, Jérôme Millon, 2012), et l'ouvrage collectif publié par Sylvie David sur les liens entre l'Antiquité et les Arts, *L'Antiquité et la vie des arts. Contributions scientifiques et pédagogiques* (Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2012). Toute cette flamboyance de nos études ne pourraient se déployer sans l'aide des rapporteurs des livres primés, que je voudrais remercier vivement, tout comme j'exprime toute ma reconnaissance aux membres du bureau, dont l'assistance m'est précieuse, et à notre président, avec qui les échanges directs ou par courriels ont aplani les difficultés qui surgissent parfois.

Au terme de cette évocation, il apparaît que l'ensemble des travaux ainsi consacrés au monde grec antique, dans leur diversité, constitue un objet aux multiples couleurs, lumineuses, sombres, rouges, ou couleurs issues d'un mélange comme celui évoqué par Aristote pour expliquer la génération des couleurs (*De sensu*, ch. 3). Cette multiplicité d'approches et de sujets, consacrées au même objet que sont le monde et la culture grecs, constituent un véritable *agalma*, signe de l'excellence des chercheurs ; souhaitons qu'il soit telle une offrande aux dieux pour qu'ils favorisent nos études.